Document généré le 12 oct. 2024 02:08

Séquences : la revue de cinéma

Mes nuits feront écho
Une forme certaine de sérénité

Charles-Henri Ramond

Numéro 306, février 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/84767ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Ramond, C.-H. (2017). Compte rendu de [Mes nuits feront écho : une forme certaine de sérénité]. *Séquences : la revue de cinéma*, (306), 25–25.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Mes nuits feront écho

Une forme certaine de sérénité

Entre 2008 et 2012, Sophie Goyette enchaîne cinq courts métrages qui, outre les honneurs et de nombreux prix, la font entrer sans doute dans la liste des auteurs québécois à suivre de près. Auréolée par un tel début de carrière, cette ancienne étudiante en microbiologie semble avoir pris son temps pour donner naissance à ***Mes nuits feront écho****, un premier long métrage présenté à l'automne dernier au FNC. Le résultat ne trahit en rien les attentes.*

CHARLES-HENRI RAMOND

L'évolution vers un ailleurs propice à l'épanouissement d'une certaine forme de sérénité

C'est par une phrase prémonitoire que débute le voyage. « La vie est courte, il faut continuer de rêver. » Captée en rêve par Éliane, princesse pour fêtes d'enfants de son état, cette invitation à l'introspection dite par une voix hispanophone agit comme un appel à larguer les amarres. D'autant plus qu'au-delà de l'habit bleu poudre de la gentille fée, malgré la baguette magique et les rires des fillettes, une mélancolie sourde ne cesse de ronger. En quelques plans et en moins de dix petites minutes, Sophie Goyette vient de dresser un portrait chargé d'une détresse universelle. Mais elle choisit de ne pas porter plus avant la souffrance de son personnage, son profond mal de vivre, en suggérant simplement son espoir brisé de devenir pianiste. Le propos est ailleurs. De brèves scènes montrent la rupture opérée par Éliane avec son quotidien montréalais, puis nous la retrouvons au Mexique, chez Romes, un quarantenaire seul avec son fils. Commence alors un périple au plus creux de l'âme humaine, entrelaçant nuit et jour, réel et illusion.

Avec une rare économie de ressources émotionnelles, l'auteure privilégie la construction de sphères minimalistes dans lesquelles l'évocation du rêve, de la parole et de la musique — entre autres celle de Rachmaninov, artiste tourmenté s'il en est un — offre aux êtres qui les traversent le rythme langoureux du promeneur égaré. Par le biais de trois personnes désireuses de reprendre le dessus, elle nous laisse entrer dans l'intime de la quête de soi et de la reconnexion avec ceux qui nous entourent. Échanger, créer ou simplement partager une douleur, autant de moyens de renouer le contact qu'Éliane et Romes, ou Romes et son père Pablo, ont entrepris, pendant qu'il est encore temps. Avant qu'Éliane ne retourne chez elle ou que Pablo ne meure. Une force intérieure et mystérieuse les pousse à retisser des liens, aussi ténus soient-ils, que nos vies citadines finissent inlassablement par briser. Comme pour retrouver à travers l'autre le contrôle de sa propre existence. Acceptation, communication, compréhension de ce qui nous relie, voilà ce qui anime les esprits dans ce voyage marqué par le songe, le rapprochement, mais également par l'importance de la rêverie. À l'image de ces protagonistes dont on ne découvre que peu de choses, le récit se libère de toutes attaches pour ne se concentrer que sur le présent de la relation.

Œuvre intimiste et silencieuse, privilégiant la réflexion, ***Mes nuits feront écho*** fait indéniablement partie de ces étoiles filantes, inspirantes et fragiles à la fois, qui nous invitent à prendre conscience de l'immensité d'un univers insondable. Goyette s'appuie sur une mise en scène épurée, un cadre soigné et une intrigue nourrie par l'observation attentive de son environnement, tout en en faisant ressentir la mystérieuse beauté. Beaucoup verront là une affirmation libre, dans la marge, affichant fièrement sa volonté de s'éloigner des sentiers balisés empruntés trop souvent par le cinéma d'auteur québécois. Avec cette incursion dans le monde du long métrage, la jeune réalisatrice continue à tisser sa toile en explorant plus avant des thèmes qui lui sont chers, notamment celui de l'évasion vers un ailleurs propice à l'épanouissement d'une forme certaine de sérénité. Se faisant, elle pose un jalon de plus dans une filmographie remarquée par sa démarche esthétique d'une évidente sobriété et d'une appréciable profondeur intellectuelle, confirmant qu'elle est passée maître dans l'art de composer de fines atmosphères puisant douceur et sensibilité dans l'indicible de la psyché humaine.

★★★½

■ **Origine :** Canada [Québec] – **Année :** 2016 – **Durée :** 1 h 38 – **Réal. :** Sophie Goyette – **Scén. :** Sophie Goyette – **Images :** Léna Mill-Reuillard – **Mus. :** Éliane Préfontaine – **Mont. :** Sophie Goyette – **Conception sonore :** Simon Gervais – **Int.** Éliane Préfontaine (Éliane), Gerardo Trejoluna (Romes), Felipe Casanova (Pablo) – **Prod. :** Sophie Goyette – **Dist. / Contact :** La Distributrice de films